

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT

MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 5 mai 1914.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time intervals (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.).

Our French Lesson No 3.

AVIS A TOUS CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LE FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abelle qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir la faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale.

Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon.

Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publierons en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon.

Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the propagation of the French lan-

guage in Louisiana are among the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over.

We shall continue these lessons every day. In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, has missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are:

(a) The lessons are mostly based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom.

(b) Nearly all the lessons are in shape of conversation, in order to continually drill the student's ear and tongue.

(c) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(d) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(e) The pronunciation of all difficult words or expressions is carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if necessary, progress entirely without him.

(f) All idioms or other difficulties are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

The method is designed:

(1) For self-instruction: The student in such case reads over aloud, and several times, each lesson and then asks himself the questions of the book, answering them.

(2) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

TROISIEME LECON (trwabh-yaim) THIRD LESSON.

LES VETEMENTS (laï vettmah). CLOTHES.

- Le paletot, the coat. (pall-toh) Le gilet, the vest. (zhoelai) Le pantalon, the pants. (pah'tah-loh') Le chapeau, the hat. (shah-poh) La robe, the dress. (robbe) Le pardessus, the overcoat. (par-dsu) La bottine, the low boot. (bot-in) Le mouchoir, handkerchief. (mooshwah) La cravate, the necktie. (krav-at) Le col, the collar. (koll) (koll) La manchette, the cuff. (mah'shett) Le gant, the glove. (gah')

Le monsieur (lü müss-yö), the gentleman; la dame (lah dam), the lady; la demoiselle (lah dmoah-zell), the Miss (unmarried lady).

Qui (kœ), who? Ce (sü, masc.), cette (set, fem), this. De (dü), of. Le chapeau de monsieur Durand (Dü rah'), Mr. Durand's hat. La robe de madame Durand, Mrs. Durand's dress.

Qui est ce monsieur? C'est monsieur Lefèvre (Lü fairv). Qui est cette demoiselle? C'est mademoiselle Lefèvre.

Mon (moh'), ma (mah)=my; son (soh'), sa (sah)=his or her; votre (vottv)=your. Mon and son are used before masculine nouns, ma and sa before feminine ones. Before nouns beginning with a vowel (or mute h) mon and son are used for both genders.

Masculine—Le chapeau, mon paletot, votre mouchoir, son gant. The hat, my coat, your handkerchief, his or her glove.

Feminine—La robe, ma bottine, votre manchette, sa cravate. The dress, my boot, your cuff, his or her necktie.

10. There is no difference between his and her in French. Ask: Est-ce le gant de M. Lefèvre? Oui, monsieur, c'est son gant. — Est-ce la cravate de M. Lefèvre? Non, monsieur, ce n'est pas sa cravate, c'est son mouchoir. — Est-ce le chapeau de M. Lefèvre? Oui, monsieur, c'est son chapeau. — Est-ce le mouchoir de Mlle Durand? Non, monsieur, c'est mon mouchoir. — Est-ce ma manchette? Non, monsieur, ce n'est pas votre manchette, c'est votre col. Etc., etc.

Masculine—Le livre, Ce livre-ci est rouge. Ce livre-là est noir. (Sü leevr see ai roozh; sü leevr lah ai nwahr.)

The book. This book is red; that book is black.

Feminine — La boîte. Cette boîte-ci est grande. Cette boîte-là est petite. (Set bwat see — set bwat lah.)

The box. This box is large. That box is small.

11. Ce precedes masculine nouns beginning with a consonant; cet, those beginning with a vowel or silent h; cette precedes feminine nouns.

12. When you merely point to an object, you use ce (cet or cette) for this or that; but if you wish to express by this that an object is near you, by that that it is not near you, ci (here) must be affixed to the noun in the former case, là (there) in the latter case.

Quel est le livre rouge? C'est ce livre-ci. — Quel est le livre jaune? C'est ce livre-là. — Quel est ce livre-ci? C'est le livre rouge. — Quel est ce livre-là? C'est le livre jaune. — Quelle est la grande boîte? C'est cette boîte-ci. — Quelle est la petite boîte? Quel est le grand crayon? Quel est ce papier? Quel est le plus grand livre? Quel est le plus petit crayon?

13. The largest, longest, smallest, etc., is in French the same as the larger, longer, smaller, etc. For instance:

Le plus grand, the largest; le plus large, the widest, the broadest; le plus petit, the smallest. C'est le plus grand livre; this is the largest book.

LES PARTIES DU CORPS (laï parttes dá kor). PARTS OF THE BODY.

- La tête, the head. (taï) Le visage, the face. (veezah) Le front, the forehead. (froh') L'œil, the eye. (œ-ye) L'oreille, the ear. (lorai-ye) Le nez, the nose. (nai) La bouche, the mouth. (boosh) La joue, the cheek. (zhoo) Le menton, the chin. (mah'toh') Le cou, the neck. (koo) La poitrine, the chest. (pwah-treen) L'épaule, the shoulder. (epphoi) Le dos, the back. (doh) Le bras, the arm. (brah) La main, the hand. (maï) Le doigt, the finger. (doah) La jambe, the leg. (zha'b) La pied, the foot. (p-yai)

Droit (droah), feminine droit (droatt), right. Gauche (gohsh), left.

Quel est-ce bras? Quelle est cette main? Quel est votre bras gauche? Quelle est votre main droite? Est-ce mon pied droit ou mon pied gauche? Etc., etc.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.



WEAR THE ROBERT See notices on page 10. H. J. ROBERT OPTICIAN 205-207 rue Carondelet Phone Main 4570 706c-1111

CHANGEMENT D'ADRESSE La Compagnie Centrale de Chapeaux de la Nlle-Orléans qui était avant au numéro 505 de la rue Saint Charles, vient de s'installer nouvellement au 633-635 DE LA RUE POYDRAS, à quelques mètres de la rue St-Charles dans la direction de la Rivière. Nous avons maintenant un local plus spacieux et une installation supérieure où nous tâcherons de servir nos clients, si possible, encore mieux qu'auparavant.

LES THEATRES AMERICAINS.

L'ORPHEUM.

Le dernier programme de vaudeville du théâtre Orphéum est présenté cette semaine. L'opérette en un acte, "Skits," est chantée par Billy B. Van, les sœurs Beaumont et une troupe d'excellents artistes. Cette pièce est le clou de la brillante saison de vaudeville.

James J. Morton qui excelle dans les monologues amuse l'auditoire avec son fonds inépuisable de facéties.

Lola Merrill et Frank Otto, chanteurs et danseurs raffinés paraissent dans un comédie "His Daddy's Friend." Une revue des danses en vogue est donnée par Joseph Cole et Gertrude Danahy qui sont passés maîtres dans l'art de Terpsichore. Tedesco et Tedesco divertisseurs uniques mènent des surprises aux spectateurs. Nina fait partie de la troupe de vaudeville de l'Orphéum. Le trio Erna Ballot, acrobates merveilleux soulèvent les applaudissements. Des vues cinématographiques spécialement choisies pour ce théâtre, et l'orchestre de concert de l'Orphéum, le meilleur du Sud complètent le programme attrayant.

Vente de la propriété Abita Springs Water Co.

Avis vient d'être donné par M. Gordon S. Orme, président de la "Abita Springs Water Company," que la propriété de cette corporation, sur l'avenue Carrollton, entre les rues St-Louis et Toulouse, a été vendue pour la somme de 22,500 dollars à une fabrique de ressorts pour lits.

Incendie

Hier matin une maison occupée par Salvatore Monagano, au No. 841 avenue Elmira, où il tenait également un magasin de fruits, a été presque totalement détruite par le feu. Les meubles et marchandises ont été entièrement consumés. La perte totale est estimée à \$350.

MINO Téléphonez RIECKE Pourquoi a-t-il été PIQUÉ? MAIN 1525 Parcequ'il n'a pas été chercher Riecke pour passer des toiles métalliques aux portes et fenêtres de sa maison. TELEPHONEZ MAIN 1525 Les meilleures toiles métalliques se trouvent chez RIECKE CABINET WORKS MINO

CITIZENS' BANK AND TRUST COMPANY DE LA LOUISIANE Successeur de la Banque des Citoyens. Etablie en 1833. No. 620 RUE GRAVIER. Toujours prudents et conservateurs dans toutes les affaires de banque. Le Département des Epargnes, accepte des versements aux taux de 3 1/2 pour cent d'intérêt. \$1.00 OUVRE UN COMPTÉ. Nous sollicitons votre clientèle CHARLES J. THÉARD, Président. H. C. GRENIER, Caissier. GUS PITOT, Directeur du Département des Epargnes. CETTE BANQUE EST DÉPOSITAIRE DE LA COMMISSION DE LA DETTE DE LA VILLE

VOS PAPIERS DE VALEUR (SECURITES, CONTRATS, LIVRES DE BANQUE) OÙ SONT-ILS? Pour une location annuelle minime vous pourrez garantir ceux-ci contre l'incendie et le vol dans nos caissons, qui sont gardés jour et nuit. \$1.00 PAR AN. Whitney-Central Banks RUES ST. CHARLES ET GRAVIER.

PHONE MAIN 3486 "Smith, The Sign Man" (Spécialité d'Enseignes) 606 RUE GRAVIER Service très prompt. Prix raisonnables

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 4 Commencé le 2 mai 1914

LE ROMAN —DE— MARIE

(Suite)

Mais son âme à elle n'était pas tout à fait libre, oh! non! Par un fil, elle était encore attachée là-bas, au pays des prairies encadrées de saules, où les chemins creux ont des chênes qui caressent les têtes des passants, de leurs branches retombantes. Son âme? elle pouvait bien être demeurée aux lèvres d'un paysan timide, qui, sans doute, ne se souvenait plus d'elle... Oh! si c'était vrai! Mais non, ce n'était pas vrai! Il pensait bien à elle, lui aussi. Peut-être y pensait-il davantage, car il manquait de distractions, dans son pays si tranquille, où la vie coule, monotone, comme l'eau de la Bidouze à l'ombre des ruines de Bidache et de Guiche.

la Parisienne. Il l'avait trouvée si jolie! Pour lui, comme pour la plupart de ses compatriotes, une blonde était déjà un être d'essence supérieure, une fille du soleil, sous les pas de qui les brunes, simples filles de la terre, auraient dû semer des roses.

A son prestige de blonde, Mlle Couloumère joignait celui de Parisienne, et ce dernier prestige était énorme. Quel département n'est pas saisi de respect au seul nom de Paris?

Et voilà qu'une blonde, qu'une Parisienne toute fraîche dont les mains étaient douces comme des ailerons de poussins, avait daigné l'embrasser, lui recommander de penser à elle lui laisser un gant en souvenir? C'était là une gloire, insigne qui devait compter dans la vie de Bertrand, du Bertranot, comme on disait à Guiche.

Il entra dans sa dix-septième année lorsqu'il avait fait la connaissance de Marion dans la prairie de la Houtine; quatre ans de plus qu'elle; à cet âge-là, toutes les impressions sont vives, surtout les impressions de cette nature. Son cœur, son modeste cœur de paysan, n'avait jamais eu d'aussi délicate émotion. En posant sur lui ses mains tendres pour l'embrasser, Mlle Couloumère l'avait transformé, semblait-il, en un personnage nouveau, avait fait de lui quelque chose de grand comme un roi. Ainsi, dans les contes de fées qu'il avait lus, des monstres devenaient des hommes au contact d'une baguette.

Les belles histoires qu'il se fit après le départ de la Parisienne! Bertranot était un sauvage; il ne savait pas dire grand-chose dans une société; mais, quand il était seul, il se parlait à lui-même et il n'était pas rare de l'entendre marmotter des bouts de phrases dans les champs tout en menant ses bœufs, et de le voir gesticuler comme si trente personnes avaient été en sa compagnie.

Trente? non! Une seule personne maintenant! une blonde aux paroles, caressantes, aux sourires bons comme des lueurs de matin; voilà ce que son rêve faisait marcher constamment à côté de lui, et cette vision était si emparadisante qu'il vivait dans une transfiguration continuelle.

— Je ne sais pas ce qu'a le Bertranot, se confiaient ses parents; mais ses yeux ont le grand lueur depuis quelques jours!

Il ne s'était pas vanté quand il avait dénombré les biens de son père à la jeune Marion. Il n'avait même pas tout dit. Bruscaïl était riche, très riche. C'était un de ces paysans laborieux, qui ne sont pas rares dans le midi de la France, et qui, possédant un demi-million de terres au soleil, sans compter les petits placements chez le potaire, font travailler leurs fils, comme ils ont travaillé eux-mêmes, c'est-à-dire comme des serfs du moyen-âge.

Bruscaïl avait deux enfants, Bertrand était le cadet. L'aîné s'appelait Cyrien. C'était celui-ci qui foudroyait naguère le premier char de foin sur lequel Marion avait d'abord voulu monter. Cyrien n'avait qu'un an de plus que son frère. Physiquement, tous deux se ressemblaient beaucoup. Mais l'aîné devait être l'héritier, car le droit d'aînesse existe encore dans les petites familles du Sud-Ouest. Ce droit empêche le morcellement des propriétés, ce qui est la grande préoccupation de tous les agriculteurs.

Devant être l'héritier, Cyrien avait reçu plus d'instruction. Il était bachelier; il avait vu Bordeaux et Paris. Ce serait un monsieur; ses parents voulaient qu'il épousât une vraie demoiselle, une héritière gentille et riche, dont la dot permettrait d'agrandir encore le domaine patrimonial. Bertranot, lui, étant le cadet, n'avait été envoyé qu'à l'école communale; il n'avait que son

certificat d'études. Lui ne serait pas un monsieur. Il ne porterait pas de chapeau, il se contenterait du béret de laine. Quand ils le salueraient, les gens du pays lui diraient: "Bonjour, monsieur Cyrien." Ils parleraient français à l'aîné; au cadet, ils parleraient béarnais, comme à leurs bœufs. L'aîné aurait pour sa part les deux tiers des biens paternels et maternels; le cadet n'aurait que le reste; et son devoir, serait de s'effacer toujours devant son frère. Mais, s'il était gentil, s'il avait le juste sentiment de son rôle dans la famille, il ne quitterait jamais la maison, il ne se marierait pas et, après avoir travaillé comme un domestique, il mourrait en abandonnant sa part à ses neveux, comme font tant de cadets du pays. Ainsi s'arrondissent, peu à peu, les fortunes rurales.

A dix-sept ans, Bertranot savait tout cela, mais il ne s'en attristait pas beaucoup. Puisque Dieu l'avait fait naître après Cyrien, il était juste sans doute qu'il se sacrifiât pour son frère? Lui aussi aimait bien la maison, les champs, les prairies, tout ce qui appartenait aux Bruscaïl; et il avait toujours mis son ambition à faire prospérer le domaine paternel, quoique les profits fussent en revenant à un autre.

Mais depuis quelques mois, des réflexions nouvelles agitaient le cerveau du jeune Bertranot. Il se disait: — Pourtant, si c'était moi, l'aîné, c'aurait été moi, le riche, le monsieur, j'aurais moins travaillé dans les champs, j'aurais appris davantage dans les livres; et si Mlle Couloumère continuait à m'accorder sa sympathie j'aurais pu, un jour, quand j'aurais été tout à fait un homme...

Oh! les belles choses qui passaient alors dans les yeux du visionnaire! La blonde Parisienne couronnée de fleurs blanches, toute vêtue de soie blanche et entrant, à son bras, dans la vieille maison natale, couronnée de fleurs, celle-là aussi, comme une aieule heureuse! Mais cela ne serait jamais qu'un rêve pour le Bertranot. Cyrien, lui, pourrait demander la main de la Parisienne. Il serait assez riche, assez distingué. Le cadet pourrait tout au plus être garçon d'honneur derrière eux, avec quelque brave fille du pays, congestionnée dans son corset et dans ses gants blancs. Alors, ce n'était plus "le grand lueur", qui flambait dans les yeux de Bertranot, c'était la jalousie, presque la haine. Après le départ de Marion, il avait repris ses livres de classe entassés sur une planche, dans sa chambre, à côté des souliers hors d'usage; il avait pris aussi de vieux livres de Cyrien, et il s'était remis à étudier, à piocher la grammaire, la géographie, l'histoire, pour devenir savant comme son frère. Le soir, quand tout le monde dormait à la maison, il travaillait, travaillait, croyant voir un sourire de blonde entre ses livres et lui. Et le dimanche, il allait parler le plus possible avec l'instituteur de Guiche — un monsieur, lui aussi, et qui ne s'exprimait jamais qu'en français. Après la messe, il lâchait de rentrer chez lui avec des gens voisins de Sames pour avoir des nouvelles de la Parisienne. Il n'en demandait jamais lui-même; il aurait eu trop peur! Mais les paysans ne peuvent pas toujours causer de leurs grains ou de leurs bestiaux; il leur arrive quelquefois de se dire ce qu'on fait dans les châteaux d'alentour. Un dimanche, Bertranot apprit ainsi que Mme Couloumère n'aurait pas la visite des "Parisiennes" cette année. Et, à cette nouvelle, il devint pâle comme s'il allait mourir. Il espérait au moins que sa jeune amie reviendrait au premier de l'an. Mais il n'entendait point parler de son arrivée au premier de l'an,